

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	37 (1899)
Heft:	3
Artikel:	Un charmant épisode : du passage du St-Bernard par Napoléon Ier
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-197361

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mesure ; le petit a eu mal au ventre, et la pauvre maman a eu tant de peine... si elle avait su elle ne se serait pas mariée, et patati et patata.

Le mari doit essayer de consoler la pauvre femme, et écouter avec résignation les doléances bêtises de sa moitié, alors qu'il aurait besoin lui-même d'un bon conseil et d'une parole réconfortante.

Voici la femme *coquette*, la terreur des petites bourses. Elle est toujours vêtue comme une dame, et ses enfants n'ont que des robes blanches, — c'est si joli le blanc pour les enfants ! mais son mari a des chaussettes trouées et on mange des repas d'anachorète. Son mari n'ose pas la promener en ville ; elle veut acheter tout ce qu'elle voit et fait retourner les messieurs.

Voici la femme *bavarde*, la terreur du quartier. On la voit le samedi matin au marché, un panier au bras, les deux mains croisées sur son ventre. Si le marché n'existe pas, il faudrait l'inventer. Ce jour-là, si le dîner n'est pas prêt à midi, si les chambres ne sont pas faites, le mari n'a rien à dire. « J'ai été au marché ! C'est péremptoire cela !

La bavarde a ses coins attritres ; elle aime les enfouissements obscurs d'où l'on peut voir tous ceux qui passent sans être vus. Elle a aussi ses interlocutrices préférées, mais elle parle à tout le monde. Si elle achète une fois un peu de persil à une paysanne, soyez sûre qu'elle va lui raconter combien elle a d'enfants et combien son mari gagne. Le nombre des ménages qu'elle a brouillés est incalculable. Elle-même ne s'en doute pas. Elle est persuadée qu'elle est la discrétion même. Elle a le talent de raconter les choses les plus innocentes de manière à en faire des crimes ; c'est pour elle qu'ont été faits les vers suivants :

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien !
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puise se taire,
Je n'en crois rien !

Voici la femme *artiste ou bas-bleu*. Elle a été ordinairement à l'étranger ; elle a appris le russe ou l'anglais, et trouve déshonorant que son mari ne le sache pas. Aussi lui a-t-elle acheté une grammaire et s'est-elle mise en tête de lui donner des leçons. Le malheureux se prête d'abord de bonne grâce à cette fantaisie. Il veut bien conjuguer le verbe *aimer* dans une autre langue, il sait que cela finit toujours comme en français, mais quand il voit que c'est sérieux, il pense involontairement au café et file en tapinois faire une partie avec les amis.

On pourra multiplier les portraits. En voilà assez, je crois, pour prouver à ces dames qu'elles sont loin d'être parfaites et qu'elles doivent pratiquer un peu plus la vertu d'indulgence.

La femme est un ange, je suis d'accord en cela avec les poètes et les amoureux ; seulement c'est un ange sur qui saint Pierre a fermé les portes du paradis. —

PIERRE D'ANTAN,

Un charmant épisode du passage du St-Bernard par Napoléon I^r.

Nous sommes en l'an 1800.

Au fond du Valais, dans les gorges de la grande chaîne des Alpes, à l'extrémité du val escarpé que creuse la Dranse, est une pittoresque bourgade, la dernière qui se rencontre dans cette sauvage contrée, au pied du St-Bernard. St-Pierre est son nom. Là expire tout chemin praticable. Le seul qui y mène, de Martigny, est tracé périlleusement à travers les rochers au-dessous desquels la Dranse s'écoule.

Au mois de mai, les habitants s'étonnèrent d'entendre tout à coup le bruit des armes retentir dans leur étroite et solitaire vallée. Trente mille soldats

français arrivaient par la route escarpée, et, eux aussi, mesuraient d'un regard surpris ces monts inaccessibles, la grande muraille de l'Italie.

Annibal avait passé non loin de là ; mais il ne trainait pas avec lui l'artillerie et tout l'attirail des armées modernes. Et les habitants du pays ne saisaient guère l'histoire d'Annibal, ce qu'ils savaient, c'est qu'ici il n'y avait nul chemin accessible à une armée : à peine un sentier étroit, glissant, taillé dans le roc s'élevant à pic sur le bord des précipices. — Pour se risquer sur cette rampe meurtrièrre, il fallait le cœur du confiant pèlerin, du robuste châvrier, du savant infatigable. Mais une armée ! que pourront les bons pères du St-Bernard pour elle ? qui la nourrira ? où passeront ses provisions, ses bagages, ses canons ?...

Cependant cette armée passera ; car elle est composée de soldats allant au secours de leurs frères dans les champs du Milanais, du Piémont et de la Ligurie. On accourt pour voir Bonaparte à la tête de ses braves. Le voilà ! c'est bien lui. Une redingote grise et un chapeau noir forment toute sa parure ; ses traits doux et graves n'accusent pas trente ans. Ses joues maigres sont brunites par le soleil de l'Italie et de l'Egypte. A son approche, la population se découvre avec respect.

Les apprêts sont bientôt terminés. Au premier signal, la troupe s'élance en chantant à l'escalade du St-Bernard. La musique marche en tête des régiments comme à une parade ou à un assaut. Voyez ces troncs d'arbres creusés, voitures nouvelles et pesamment chargées que cent soldats traînent joyeusement en se relevant de proche en proche. Ce sont ici les canons, les affûts, plus loin les cartouches, les munitions, tout ce qu'il faut à une armée. Les chevaux passent comme les hommes, soutenus cette fois et presque portés par le cavalier.

Le 20 mai, le général Bonaparte lui-même se prépare à gravir ; il lui faut un guide sûr. On lui désigne un jeune pâtre pauvre, intrépide et accoutumé à affronter les glaces, les neiges et les torrents. Le Premier Consul lui demande s'il veut l'accompagner : — Pourquoi non ? reprend-il avec insouciance, sans même attacher son œil indifférent sur le conquérant qui l'interroge. Il n'a jamais osé parler du général Bonaparte, ni de ses campagnes d'Italie, et l'écho des batailles d'Arcole et des Pyramides n'est jamais arrivé jusqu'à lui. La vue d'un grand homme ne le frappe pas plus que celui d'une armée. Au fait, tout cela est moins grand que ses montagnes, et il n'aurait pas changé son long bâton ferré pour l'épée que le maître de la France portait à son côté.

Pourtant ces deux hommes, à leur insu, se ressemblent beaucoup. Tous deux, dans leur vie si différente, poursuivaient des chimères. A l'un, il fallait le monde, l'autre n'était pas moins ambitieux ; il enviait aussi des biens que le sort avait placés au-dessus de lui : un beau chalet, de grandes prairies, un nombreux troupeau et le droit de prétendre à la main de la fille unique du magistrat de son village.

Chemin faisant, le naïf jeune homme entretenait le héros qu'il conduisait des châteaux en Espagne où se complaisait sa pensée. Napoléon, tout en gravissant, souriait à ses constans discours, il admirait qu'on eût de l'ambition pour si peu. Un chalet à tant de fenêtres, avec tant de bâti, sur le bord de ce torrent ignoré, dans cette prairie solitaire que fermaient la Dranse et la chaîne des Alpes, c'était un bien étroit horizon aux yeux de l'homme que la France ne pouvait déjà plus contenir.

« Ta maison élevée, disait-il, tes étables remplies, tes revenus assurés, que ferais-tu ?

— Oh ! j'irais chercher mon vieux père dans sa pauvre cabane, et je lui dirais : Tout ceci est à vous. Cette chambre, sur la droite, est la vôtre. »

Bonaparte se tut un moment. Il contempla la colonne belliqueuse qu'il voyait grandir et s'étendre sur la croupe ondulée des monts ; on eût dit un serpent immense qui les pressait de ses anneaux depuis les profondeurs des vallées jusque par delà les nuages. Dans la foule, des conscrits flétrissaient ça et là, la joue mouillée d'une larme de fatigue et de douleur, en comparant leurs souffrances aux douceurs du toit paternel. Mais à la voix du chef, ils avaient oublié leurs longues peines ; et vous les auriez vu râiller à leur tour ceux de leurs camarades, enfants comme eux, qui voulaient s'arrêter pour prendre un moment de repos.

Le général revint à son guide. — Et le reste du

logis, qu'en ferais-tu ? l'autre chambre, celle que tu t'arrangeais à main gauche ?

— Ah ! ce n'est pas celle-là qui m'embarrasserait. Si vous aviez vu Thérèse... vous ne savez pas comme elle est belle. Mais je ne sais pourquoi j'y pense, pauvre comme je suis.

— Je suppose que son père te la donnât, vous voilà mariés ; vous êtes établis ensemble, dans ta belle maison, dont tu m'as fait le plan ; eh bien ! après ?

— Comment, après ? Mais je serais heureux !... » L'entretien finit sur ces mots.

On arriva au sommet du St-Bernard ; des tables dressées par la prévoyance du Premier Consul attendaient les soldats. De là, ils planaient sur la France et l'Italie. Ils étaient à dix mille pieds au-dessus du niveau des mers. Jamais les drapeaux d'une armée n'avaient flotté si haut.

L'armée s'inclina avec surprise et respect sur le seuil du couvent, devant la religion lui apparaissant, dans les vieillards qui habitaient là, si secourable, si dévouée, si courageuse, car les cénotaphes que nos soldats contemplaient étaient aussi des soldats ; et ils n'avaient pas deux chances ; dans le combat où ils étaient engagés, il ne devait que mourir ; la gloire ne souriait pas à leurs efforts ; ils devaient mourir inconnus aux hommes pour lesquels ils avaient vécu et souffert.

Après quelques heures de repos, Napoléon fit un signe à son guide : le pâtre reprit son bâton ferré, et tous deux s'avancèrent vers l'Italie. Les grandes fatigues étaient passées ; mais les grands périls étaient venus. On avait à glisser sur les glaciers ; un élan trop rapide, un entraînement involontaire, un choc, une crevasse, tout pouvait vous jeter dans les abîmes ; c'était là que la science du guide, son adresse, son courage étaient surtout nécessaires au voyageur. Le jeune pâtre dit à Bonaparte qu'il répondait de tout, et ils se lancèrent.

Je dis qu'ils se lancèrent ; car il n'y avait pas à essayer de descendre naturellement la rampe redoutable. Il fallait prendre le même parti que les soldats ; ils se laissaient glisser à la *ramasse*. Le Premier Consul n'hésita pas ; il s'assit gaîment et roula, dirigé par le pâtre qui évitait toutes les difficultés et tous les périls avec autant d'adresse que s'il eût compris quelles destinées il tenait sous sa main. La descente fut aussi heureuse que rapide. Le Premier Consul mit le pied dans les vallées du Piémont. Un premier succès lui ouvrit l'Italie.

Quelques jours après, il congédia le jeune pâtre. Notre Valaisan se sépara sans regret du grand homme, il retournait à son village et comptait avec joie les pièces d'or que le général lui avait jetées ; il admirait son étoile d'avoir tant fait pour lui. En traversant l'hospice, il étala aux regards des religieux sa fortune, puis il partit. Dans ses rêves, il faisait sortir de son trésor bien des merveilles ; il n'y avait que le grand pré, le chalet et la main de Thérèse qu'il n'y put pas trouver.

A cette pensée, une larme amère était arrivée à ses yeux et avait interrompu ses chants, quand, plongeant sur St-Pierre, un spectacle inattendu le frappa... Le village se découvrait tout entier ; c'étaient bien là ses sauvages abords, son ruisseau impétueux, son clocher antique, ses simples chaumières ; mais une haie, nouvellement plantée, marquait des limites nouvelles ; cent ouvriers achevaient une vaste étable avec sa laiterie, son colombier, ses hangars. Plus loin, au bord de la Dranse, haut, spacieux et couronné de rubans et de fleurs, s'élevait un chalet inconnu, le plus beau de la contrée. Les villageois, pressés sur le chemin, admiraient ce spectacle qui, pour eux aussi, énait de l'enchantement. Et, assis en maître au seuil de la rianté maison, en face de la foule qu'il considérait avec un doux air de triomphe et de repos, était un vieillard... Le guide s'élance ; d'un coup de son bâton ferré il a bondi sur l'autre rive du torrent ; il court au vieillard, l'embrasse, crie : « Mon père ! »

Et comme le jeune homme, à genoux sous la bénédiction paternelle, remerciait Dieu et pensait à Thérèse, le vieillard reprit doucement : « Quelque chose manque ici. Il faut une maîtresse de ménage dans un logis si beau et dans un domaine si riche, mais, regarde, il n'y manquera rien ! »

En ce moment, toute la jeunesse du village, instruite de son retour, accourrait au bruit des instruments et apportant en triomphe Thérèse. Le pâtre obtint que la bonne et douce ménagère prît possession, à l'heure même, de la demeure enchantée. Pour lui, il n'y entra que deux jours après, quand

leur union eut été bénie aux pieds de l'autel. C'était le 14 juin. Ce jour-là, la fortune couronnait aussi un rêve de Bonaparte à Marengo : elle lui donnait l'Italie.

Le véritable nom du bourreau de Davel. — Le gibet à Sauvabelin et à Montbenon. — Crédit de la promenade de Montbenon.

Le « communiqué » fait aux journaux sur les dernières fouilles pratiquées à Vidy, au sujet de l'échafaud et des restes de Davel, nous paraissent contenir une petite erreur au sujet du nom du bourreau qui trancha la tête du martyr vaudois. Ce « communiqué » dit entre autres :

Il n'a pas été possible de déterminer si Davel était dans le nombre des squelettes décapités, parce qu'on n'a pas retrouvé de boutons de métal, ou fragments de drap rouge de l'uniforme. Il est plus que probable que le bourreau Gerster a emporté, suivant la coutume, la défroque du condamné.

D'un autre côté nous lisons ce qui suit dans les mémoires manuscrits de M. A. Baron, qui fut pendant si longtemps archiviste de l'Etat, et qui était on ne peut mieux placé pour faire des recherches historique dans les anciens et nombreux documents confiés à ses soins :

L'exécuteur de la haute justice qui décapita le major Davel s'appelait maître *Bernhard*, et habitait Moudon. L'échafaud et la potence appartenaien à la ville de Lausanne, qui fut requise par le seigneur bailli, de la part de LL. EE., d'en céder l'usage dans cette occasion. Ces deux objets funèbres, qui existèrent longtemps dans les plaines de Vidy, à gauche et près de la route tendant à Morges, ont été démolis il y a environ un quart de siècle.

Cette note a été écrite par M. A. Baron en 1853.

Vidy n'a pas toujours été le lieu désigné pour les exécutions capitales. Nous voyons dans les *Manuels du Conseil de Lausanne* qu'en 1533 le gibet se trouvait placé sur Montbenon et que les Lausannois se plaignirent à l'évêque qui l'y avait fait installer. Ils demandèrent qu'il fût transféré en Sauvabelin où il était auparavant.

Cette même année, un traité intervint à ce sujet entre l'évêque et la ville de Lausanne. Nous y lisons ce qui suit :

Le gibet placé sur Montbenon y subsistera tant qu'il sera suffisant pour faire justice; mais dès qu'il en faudra un nouveau, les arbitres prient le seigneur évêque de faire placer le nouveau gibet où il était auparavant, au lieu dit en *Sauvabelin* ou au lieu qui sera convenu entre l'évêque et les Lausannois.

Ajoutons en passant que, quant à la place de Montbenon, elle était loin d'atteindre l'étendue qu'elle a prise dès lors. Elle date de 1345. « Au mois de mai de la dite année, la commune fit un échange avec Guillaume de Compeys, chevalier et sénéchal de Lausanne. Celui-ci livra à la commune ses vignes de Montbenon pour y faire une place. En échange, la commune livra à G. de Compeys trois pièces de terre en-dessous de la ville, près du chemin qui descend à la tour d'Ouchy ».

On voit, en outre, que la place de Montbenon s'étendait alors depuis le petit chemin qui descend à Mornex, à l'est, jusqu'au chemin de Villars, à l'ouest. Dans le cours des siècles, cette promenade fut successivement agrandie.

Bambionlès.

Dou païsans dévesavont dè dzeneliès.

— Lè lo diablio, se desâi ion, que quand on met covâ on ne pouessâ pas savâ se lè pudzins saront dâi pâo à bin dâi pudzenès.

— Oh bin mè, se respond l'autro, ye sé on moian que ne manquâ jamais, qu'on est su dè n'avâi rein que de n'â sorta.

— Et coumeint faut-te férè?

— Faut mettre rein qu'on âo.

On volet s'êtai eingadzi tsi on païsan, et coumeint lè prâo la mouda per tsî no, lo païsan lo mena ào cabaret bâirè on verro tot ein lâi baillient d'arrhès. L'êtai tandis la vépra, onna demeindze, et quand l'euron fini lâo z'écot, l'alliront bâirè lo café. La bordâzaie qu'âvai n'a balla cafetière à la grecque avoué lè bords dzauno, que l'êtai on prix que s'n'hommo avâi zu à l'abbayâ, vaissavè, et coumeint ne le co-gnessâi pas lo nom dè c'c'nové volet, le lâi fâ :

— Preñi-vo voutron café bin nâi, grachâo ?

— Oh, vouaïquie, noutra maïtra, po lè quat' tro premièr z'écoulaettès l'âmo prâo nâi; mâ po lè z'autrès, mè tsau pas coumeint lè bâirè.

Quelques lignes de M. Philippe Godet ne peuvent être qu'une bonne fortune pour le *Conteur vaudois*; aussi est-ce avec le plus grand plaisir que nous accueillons la charmante et spirituelle lettre qu'on va lire. Puisse la lecture de notre modeste journal lui donner plus souvent l'occasion de lui adresser quelques mots.

Neuchâtel, le 14 janvier 1899.

Monsieur et cher confrère,

Mon intention n'est pas de répondre à la question que vous posez au sujet du vers connu : *L'ennui naquit un jour...* Si les professeurs de littérature s'en mêlent, ce ne serait plus du jeu, comme on dit. Mais je veux vous indiquer une parodie amusante de ce vers.

Il y a peu près vingt-cinq ans, le spirituel avocat neuchâtelois, Louis-Constant Lambelet, lieutenant-colonel, revenant du service militaire, poussait un soupir de regret... Puis il ajouta :

L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté !

On attribue à Madame de Châteaubriand une autre version, gravement irrévérencieuse :

L'ennui naquit un jour de l'université !

Mais cette version-là ne saurait être comprise à Lausanne.

Recevez, monsieur et cher confrère, mes salutations bien cordiales.

PHILIPPE GODET.

Choses à deviner.

La réponse au logographe de samedi est *Cône, Enoc, Once, Noce*. — Ont deviné : MM. Schweizer, Paris; Bron, Peseux; G. Payot, Gust. Regamey, Lausanne; Robert, fils, Chaux-de-Fonds; E. Favre, Romont; Pellet, Bienné; Dumas, Berolle; Dony, Cossonay; Cornu-Chapuisat, Yverdon; Michon, Echandens; Bastian, Forel; Jaquiéry, Démoret; Dellessert, Vuftens-le-Château; Charnay, Avenches; J. Pellet, Béthusy; Mmes Linder, Montreux; L. Maillard, Lausanne; Orange, Genève; O. D., Aubonne; Progin, Bulle; Plojoux, Genève. — La prime est échue à M. Alfred Dony, Cossonay-Gare.

Le vers : *L'ennui naquit un jour de l'uniformité* est de Lamotte-Houdard.

De qui est celui-ci : *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux..*

Charade.

Mon premier, au toucher cede trop aisément,
Sous mes doigts, mon second se change en vêtement,
Et mon tout, dans les airs, agité par Eole.
Bat sans cesse de l'aile et jamais ne s'envole.

Nous ne pouvons pas tenir compte des lettres non signées.

Boutades.

Madame X. portait des robes très collantes ; c'était la mode ; il fallait bien la suivre.

— Ecoute, chérie, lui dit un jour son mari, la vie devient de plus en plus chère, il faudra te restreindre un peu dans ta toilette.

— Mais, mon ami, je m'y restreins déjà tellement que je ne puis bientôt plus marcher.

Un huissier revenant d'une course inutile rapporte à son avocat une note de frais non payée.

— Tenez, lui dit-il, votre débiteur m'a dit d'aller au diable.

— Alors qu'avez-vous fait? demande l'avocat.

— Eh bien, répond l'huissier, je suis venu aussitôt chez vous.

Une dame avait abjuré la médisance aux pieds de son curé. C'était renoncer à son plaisir le plus vif. Mais peu de temps après, se trouvant en compagnie de personnes décochant d'amères critiques sur une de ses connaissances qui avait été sa rivale, notre nouvelle convertie, qui s'était tue jusque-là, prend enfin le parti de la dame absente. Elle en dit d'abord du bien sans restriction, mais insensiblement elle mêla à ses éloges tant de *si* et de *mais*, que le panégyrique dégénéra en une satire des plus mordantes. Puis, faisant un retour sur elle-même, elle se lève brusquement, quitte la compagnie en criant :

— Ah! mon Dieu! je vous demande pardon, j'y suis encore retombée; mais je vous promets que c'est la dernière fois que je me serai donnée ce régâl.

L'Orphéon de Lausanne, si habilement dirigé par M. le professeur Romieux, célébrera son 32^e anniversaire samedi 28 janvier, à 8 heures du soir, au Casino-Théâtre. — Cette Société s'est assuré le concours de la *Muse* et celui de l'*Orchestre de la Ville*. Son programme est d'ailleurs charmant. Varié par des morceaux d'orchestre, des solos, des duos, des quatuors et des chœurs, il sera heureusement complété par la jolie comédie de Grenet-Dancourt : *Rival pour rire*, gaiement interprétée par la *Muse*. On peut le dire d'avance, le succès de cette soirée est assuré.

Causeries Scheler. — Soit comme diseur, soit comme conférencier, M. Scheler est un charmeur. Son nombreux auditoire de mardi a beaucoup joui, en l'entendant parler d'une manière si intéressante de l'ouïe et de ses exigences, de la voix et de son perfectionnement, ou bien déclamer avec une magistrale ampleur de superbes morceaux. — *Mardi 24 janvier, troisième causerie*, c'est-à-dire nouveau plaisir pour les nombreux et sympathiques auditeurs de M. Scheler.

THÉÂTRE. — C'est décidément une heureuse idée qu'a eue l'administration de ressusciter les *jeudis d'antan*. Les fidèles reviennent peu à peu. **Les Bourgeois de Pont-Arcy** ont été joués devant une salle convenablement garnie. Spectateurs et acteurs se sont quittés très satisfaits les uns des autres. A jeudi prochain!

Aux habitués du dimanche — qui, eux, n'ont jamais faibli — on redonnera demain le même spectacle : **Les Bourgeois de Pont-Arcy**. — Bildeau à 8 h. — Tramway à la sortie.

L. MONNET

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION	Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que:
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,	dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkines, Cheviots p ^r hommes	2 50
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	— 45 —
Cotonnerie, toiles écrues et blanchies	— 20 —
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bas marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. <i>Echantillons franco.</i>	
Adresse: Max Wirth, Zurich.	

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.